



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Trois Guinées / Virginia Woolf
Précédé de *L'autre corps* de Viviane Forrester
éd. Des Femmes-Antoinette Fouque, 2014
cote : 59.895

L'ombre de la Grande Dame de Bloomsbury plane sur la littérature anglaise du XX^e siècle et son œuvre a été largement traduite en diverses langues (et Yourcenar fut, en France, la première traductrice). *La journée de Mrs Dalloway*. *La promenade au phare*, font partie de la culture de l'honnête homme. Nous avons lu une partie du *Journal* et les écrits de Quentin Bell sur les jeunes années de sa tante. On sait que le genre dit *Nouveau Roman* (Robbe-Grillet, Sarraute, Claude Simon, et c) qui a fait la fortune des éditions de Minuit, s'est largement inspiré de sa technique de l'écriture. Mais cette étiquette pourrait avoir été inventée pour la commodité du classement.

Même Outre Manche, Virginia Woolf n'est pas connue comme un écrivain féministe. Dans ce domaine, Simone de Beauvoir a éclipsé tous les autres auteurs et *Le Deuxième sexe* traduit dans un grand nombre de langues s'est imposé à peu près partout en France et ailleurs, comme une vulgate du combat féministe. Dans cet ouvrage paru alors que le spectre de la guerre pesait de manière de plus en plus menaçante sur le monde, elle prend position en tant qu'avocate de la condition féminine. Mais il est vrai que Virginia Woolf récusait le terme même de féminisme qui n'apparaît ici qu'à la page 207.

Cet ouvrage, que Françoise Duroux a qualifié de « roboratif et provoquant » fait suite à *Une pièce bien à soi*, autre œuvre de la même veine. Il s'agit d'un roman épistolaire imaginaire dans lequel elle affirme son refus du sexisme, de la guerre et de la culture officielle qu'elle juge « emmaillottée d'insincérité ». Ce n'est pas pour autant un pamphlet féministe et il ne saurait être réduit à une ontologie féministe. Les trois guinées, ce sont les trois oboles qu'elle se dit prête à déboursier pour les causes que son interlocuteur et sollicitateur entend défendre, qui sont: 1/ la refonte du système d'enseignement des jeunes filles par la création d'universités féminines, centres de réflexion qui devront être « pauvres et chastes » et ne ressembler en rien aux solennels édifices gothiques d'Oxford et de Cambridge. 2/ aider les filles des hommes cultivés à bâtir une « société des marginales », (outsiders) et à mettre sur pied, par exemple, une société de propagande pour la paix. 3/ L'utilisation de la troisième guinée est laissée à la disposition du bénéficiaire qui l'emploiera à lutter contre les dictatures et menaces de guerres.



Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

Le lecteur sera frappé par l'emploi récurrent, quasi obsessionnel dans ce texte, du thème « les filles d'hommes cultivés ». Il n'est guère de page où ce thème n'apparaisse et il serait intéressant de procéder à un dénombrement informatique. Virginia Woolf semble attribuer une mission particulière aux femmes issues de la bourgeoisie cultivée, dans la lutte pour l'émancipation de leur sexe. Il y a là comme une hantise de sa propre condition. Virginia perdit sa mère à l'âge de treize ans. Son père, Sir Leslie Stephen, homme d'une très vaste culture, auteur de plusieurs ouvrages de littérature, fondateur de revues, éditeur du *Dictionary of national biography*, alpiniste, deux fois éprouvé par le veuvage, (il avait été précédemment veuf de la fille de Thackeray) reporta son affection sur ses quatre enfants mais surtout sur sa plus jeune fille, enfant fragile et dépressive, dont il prit l'éducation en main.

Virginia Woolf avait à peine vingt ans quand elle vit éclater le « corset victorien ». Les usages, les préjugés et les contraintes sociales encore vivaces dans les dernières années de la vieille reine, volaient en éclats. Nulle part cette mutation de la société anglaise n'a été mieux mise en lumière que dans la Saga des Forsyte, de John Galsworthy. C'est dans ce contexte que dans l'après-guerre, se forma autour de Virginia, de sa sœur Vanessa, de son beau-frère le peintre Clive Bell, de Lytton Strachey et R.M. Forster, le groupe de Bloomsbury qui devint un fécond laboratoire d'idées mais dont l'influence sur la vie littéraire fut parfois jugée hégémonique, notamment par Katherine Mansfield. (On sait que cette dernière était jalouée par Woolf). D.H. Lawrence, qui était issu d'un milieu modeste, dénonçait le narcissisme de cet aréopage de Bloomsbury dans lequel il ne voyait qu'une coterie d'esthètes coupés du monde. Mais n'est-ce pas le propre de beaucoup de cénacles littéraires?

L'Eglise d'Angleterre paraît avoir été une cible de prédilection de Virginia Woolf (dont on sait par ailleurs qu'elle eût souhaité détruire la cathédrale Saint-Paul!) Dès la page 49, elle dénonce les prises de position contradictoires de certains évêques sur le sujet du pacifisme. On lira avec amusement p. 175 qu'elle se réjouit de voir l'église anglicane refuser les services des femmes c'est-à-dire qu'elle ne les ordonne pas au ministère : elle paraît, ironiquement, souhaiter que cette situation se prolonge (elle serait déçue de nos jours, puisque, depuis plus d'une décennie, des femmes (même lesbiennes) accèdent non seulement au sacerdoce mais aussi à l'épiscopat anglican. Ce thème du procès de l'église reparait pp. 234-255. Virginia Woolf constate que de son temps les jeunes femmes étaient plus éloignées de la pratique religieuse que les hommes, ce qui semble singulier, et elle nous apprend p. 236 que, dès les années 30, les archevêques de Cantorbéry et d'York avaient chargé une commission de rédiger un rapport sur le sacerdoce des femmes. L'on est tenté de se demander si Virginia, qui était agnostique, comme son père, n'entretenait pas le regret inavoué de ne pouvoir prêcher dans une église...

L'ouvrage n'insiste pas assez, à ce qu'il nous semble, sur la victoire historique qu'avait représentée la reconnaissance du droit de vote des femmes au début de 1918. Une victoire de la guerre dira-t-on, une récompense des services rendus par les femmes dans les usines, les hôpitaux etc..? Ce n'était qu'un début mais à partir du moment où les femmes représentaient la moitié du corps électoral, les membres du Parlement ne pouvaient *nolens volens* manquer de faire droit à un bon nombre de leurs revendications.



Académie des sciences d'outre-mer

On trouve quelques propos singuliers : on lit p. 188 que n'importe quelle fille d'homme cultivé peut employer un nom d'homme comme pseudonyme littéraire et elle cite comme exemple George Sand ou George Eliot. Le père de George Eliot était régisseur d'un domaine agricole, fonction qui n'implique pas une grande culture littéraire (même si elle lui donnait accès à la bibliothèque du château). Rien n'indique que le père de George Sand, Maurice Dupin, officier des armées de Napoléon, fut un homme particulièrement cultivé et de plus il mourut quand elle avait quatre ans (par piété filiale, elle a publié plusieurs lettres de lui dans *Histoire de ma vie*). En revanche, elle dut beaucoup à l'influence de sa grand-mère, Mme Dupin de Francueil, femme très lettrée, qui lui fit lire Voltaire et Rousseau. Peut-on honnêtement qualifier George Sand de *romancière à demi-oubliée*? (note 24 p. 342) Le développement du féminisme a précisément remis son œuvre à l'honneur et de nombreux Anglais visitent Nohant et Gargilesse.

La qualité de la traduction est loin de l'excellence. Celle de Léa Gauthier (Les presses du réel) est paraît-il meilleure : La ville de Canterbury s'appelle en français Cantorbéry. Canon F.R. Barry (p. 234) est le « chanoine » F.R. Barry et le « vicaire » de l'église est une mauvaise traduction du terme « vicar » qui désigne le curé. Enfin nous avons relevé un contresens : il est question p. 121 de femmes engagées dans des « carrières cléricales » ce qui signifierait en français des carrières ecclésiastiques, alors que « clerical careers » désigne des carrières dans des emplois de bureau. P.143, il est question de la différence dans l'église primitive entre une diaconesse et une « presbytérienne » : il s'agit d'une femme presbytre... (ou plus simplement d'une « ancienne » de l'église).

En mars 1941, trois ans après la parution de ce livre, et après avoir publié un dernier ouvrage "*Entre les actes*", Virginia Woolf, presque échouée aux rives de la déraison contre laquelle elle avait lutté toute sa vie, et peut-être plus éprouvée encore par l'atmosphère d'apocalypse que traversait son pays, lestait ses poches de cailloux et se noyait dans un cours d'eau, près de Lewes, dans le Sussex, alors que les bombes d'Hitler pleuvaient sur l'Angleterre. Elle s'était trouvée, comme Shakespeare, au centre d'une constellation. "*The very age and body of the time*". Comme Ophélie, elle avait fini par périr dans une rivière...

Jean Martin